

# L'indécidable vérité

(cycle Jacques Abeille/Léo Barthe 3/10)

Depuis plusieurs années déjà, Ernest Larivière avait pris l'habitude de travailler la nuit, non par goût de la solitude ni par quelque romantisme attaché aux veilles studieuses, mais parce qu'il lui semblait que certaines idées, rétives aux heures diurnes, consentissaient plus volontiers à se montrer lorsque les bâtiments de l'Institut étaient vides et que les interminables couloirs de pierre ne résonnaient plus du pas pressé des chercheurs.

Son bureau occupait l'extrémité d'une aile ancienne dont les fenêtres donnaient sur un jardin presque abandonné. Les massifs y étaient mal entretenus, les allées se perdaient sous les herbes hautes et plusieurs statues, rongées par les intempéries, avaient perdu leurs visages depuis longtemps. Ernest ne regardait guère ce paysage. Il lui arrivait cependant, lorsqu'un calcul refusait obstinément de converger, de laisser son regard errer quelques instants vers ces silhouettes de pierre mutilées, comme si leur lente dégradation contenait une leçon qu'il n'était pas encore capable de comprendre.

Sur le mur principal de la pièce s'étendaient plusieurs tableaux noirs couverts d'équations. Certaines remontaient à plusieurs mois. D'autres avaient été effacées puis réécrites tant de fois qu'elles n'étaient plus qu'un brouillard de craie où surnageaient quelques symboles obstinés. Il n'était pas rare que des visiteurs s'arrêtent devant ces surfaces saturées de signes avec une forme de respect mêlée d'inquiétude, comme si les mathématiques les plus avancées finissaient toujours par ressembler à une écriture sacrée dont les prêtres eux-mêmes auraient oublié la signification.

Ernest connaissait cette impression. Il l'éprouvait parfois lui aussi.

À quarante-sept ans, il appartenait à cette génération de physiciens qui avaient grandi dans la conviction que la grande synthèse était proche. Depuis son adolescence, on lui répétait que les dernières difficultés n'étaient que des détails techniques, des irrégularités provisoires appelées à disparaître sous l'effet du progrès. Les théories se multipliaient, les instruments gagnaient en précision, les capacités de calcul atteignaient des niveaux jadis inimaginables. Tout semblait indiquer que le savoir humain avançait vers un point de convergence où les lois dispersées de l'univers révéleraient enfin leur unité profonde.

Cette promesse avait orienté toute son existence.

Il se souvenait encore du jour où, jeune étudiant, il avait entendu pour la première fois l'expression de « théorie ultime ». Ces deux mots avaient produit sur lui un effet étrange, comparable à celui qu'une vocation religieuse exerce parfois sur certains êtres. Il avait immédiatement compris ce qu'il voulait consacrer sa vie à poursuivre. Non pas une découverte particulière, ni même un domaine spécifique de la physique, mais cette architecture cachée qui devait soutenir l'ensemble du réel.

Les décennies suivantes avaient renforcé sa réputation sans diminuer son incertitude.

Ses travaux sur la gravitation quantique lui avaient valu plusieurs distinctions prestigieuses. Ses articles étaient étudiés dans toutes les grandes académies. On citait son nom parmi ceux des

chercheurs susceptibles d'accomplir un jour la synthèse tant attendue. Certains journalistes allaient jusqu'à le présenter comme l'un des futurs fondateurs de la physique définitive.

Mais plus les années passaient, plus l'idée même d'une physique définitive lui paraissait étrange.

Car derrière les annonces triomphales, derrière les conférences et les célébrations officielles, il observait une réalité beaucoup moins rassurante. Les théories devenaient plus complexes à mesure qu'elles prétendaient simplifier le monde. Chaque solution engendrait plusieurs problèmes nouveaux. Les rapprochements conceptuels révélaient des incompatibilités inattendues. Là où l'on promettait l'unité, Ernest découvrait des fractures.

Une nuit de novembre, alors qu'une pluie fine glissait sur les vitres de son bureau, il demeura longtemps immobile devant une série d'équations qu'il avait recopiées dans un cahier de travail. Il connaissait ces calculs par cœur. Ils représentaient près de huit mois d'efforts. Or, depuis plusieurs semaines, une contradiction persistante apparaissait dans leurs développements. Elle était minuscule, presque ridicule à première vue, mais suffisante pour rendre l'ensemble inutilisable. Ernest avait tenté toutes les corrections possibles. Il avait vérifié chaque étape. Il avait sollicité discrètement l'avis de plusieurs collègues. Rien n'y faisait. Quelque chose résistait.

Il ferma les yeux quelques instants. Lorsqu'il les rouvrit, son regard se posa sur le reflet de son visage dans la vitre obscure. Les rides qui entouraient ses yeux lui semblèrent soudain plus profondes que dans son souvenir. Il éprouva alors une sensation inhabituelle, non pas l'épuisement qui accompagne les longues périodes de travail, mais une fatigue plus ancienne, plus fondamentale, comme si elle provenait d'une région de lui-même qu'aucun repos ne pouvait atteindre.

Cette impression ne dura que quelques secondes.

Pourtant, lorsqu'il se remit à ses calculs, il avait déjà commencé à soupçonner une chose dont il ne mesurait pas encore les conséquences. Et si l'obstacle n'était pas dans les équations ? Et si, depuis le début, la difficulté appartenait à la question elle-même ?

La pluie continuait de tomber sur les jardins obscurs de l'Institut tandis qu'au loin, dans les profondeurs silencieuses du bâtiment, une horloge sonna deux heures du matin. Ernest ne l'entendit presque pas. Son attention s'était déjà tournée vers une pensée dont il ignorait encore qu'elle allait détruire sa vie.

Les semaines qui suivirent ne modifièrent en rien les habitudes d'Ernest Larivière, du moins en apparence. Chaque matin, il assistait aux réunions de son département, échangeait avec ses collègues, examinait les résultats transmis par les laboratoires expérimentaux et poursuivait les travaux dont dépendaient plusieurs programmes de recherche internationaux. À observer sa conduite extérieure, nul n'aurait soupçonné qu'une fissure s'était ouverte dans son esprit.

Cette fissure, pourtant, ne cessait de s'élargir.

Les difficultés techniques auxquelles il se heurtait depuis des années ne lui apparaissaient plus sous le même jour. Jadis, chaque contradiction rencontrée dans un calcul lui semblait annoncer la proximité d'une solution plus profonde. Désormais, il commençait à se demander si ces obstacles n'étaient pas les manifestations diverses d'une même limite fondamentale. L'idée demeurait imprécise, presque informe, mais elle revenait avec une insistance croissante, comme une présence silencieuse qui l'attendrait au détour de chacune de ses réflexions.

À plusieurs reprises, il tenta de s'en débarrasser.

Il se força à reprendre certains problèmes sous des angles nouveaux. Il relut des articles récents dont les auteurs prétendaient avoir rapproché des théories jusqu'alors incompatibles. Il assista même à plusieurs conférences qu'il aurait autrefois jugées trop optimistes pour mériter son attention. Rien n'y fit. Sous le vocabulaire triomphant des présentations officielles, sous l'élégance des démonstrations et la sophistication des modèles, il percevait désormais une inquiétude diffuse que ses collègues eux-mêmes semblaient ignorer.

Il lui arrivait de regarder les intervenants depuis le fond d'un amphithéâtre et de se demander si eux aussi éprouvaient parfois cette impression étrange : celle d'avancer à travers un territoire dont les cartes devenaient de plus en plus détaillées alors même que le paysage paraissait s'éloigner.

L'hiver s'installa. Les jardins de l'Institut furent recouverts de givre pendant plusieurs semaines et les rares visiteurs qui empruntaient les allées extérieures disparaissaient rapidement dans les bâtiments chauffés. Ernest, quant à lui, prit l'habitude de fréquenter une partie des archives que presque personne ne consultait plus.

Ces archives occupaient les sous-sols les plus anciens de l'Institut. Les salles y étaient vastes, voûtées, parcourues d'un réseau de couloirs dont certains remontaient à la fondation même de l'établissement. Des générations de chercheurs y avaient déposé leurs notes, leurs correspondances, leurs journaux de laboratoire et parfois même leurs manuscrits inachevés. La plupart de ces documents avaient depuis longtemps perdu toute utilité scientifique. Ils demeuraient là comme les vestiges d'une civilisation convaincue que chaque étape de son progrès méritait d'être conservée.

Ernest ne cherchait rien de précis. Souvent, après plusieurs heures de travail, il descendait dans ces salles et parcourait les rayonnages sans objectif défini. Il ouvrait un dossier, en refermait un autre, lisait quelques pages avant de passer à un volume voisin. Cette errance intellectuelle lui procurait un apaisement qu'il ne trouvait plus ailleurs.

Un soir, alors qu'il consultait une série d'ouvrages consacrés à l'histoire des fondements mathématiques, son attention fut attirée par un volume ancien dont la reliure commençait à se détacher. Le nom de l'auteur était inscrit en lettres discrètes sur le dos du livre. Kurt Gödel.

Il connaissait naturellement les travaux de Gödel. Tout scientifique ayant reçu une formation sérieuse les connaissait. Le théorème d'incomplétude faisait partie de ces résultats célèbres que l'on étudie durant ses années universitaires avant de les ranger dans un compartiment spécialisé de la mémoire. Pourtant, au moment où il prit le volume entre ses mains, il éprouva une curiosité inattendue. Il s'assit à une table de lecture et commença à parcourir les pages. Les premières heures passèrent sans qu'il en eût conscience. Peu à peu, le silence des archives sembla s'approfondir autour de lui. Les voûtes disparaissaient dans l'obscurité. La lampe placée au-dessus de la table isolait un cercle de lumière au milieu duquel les lignes du texte paraissaient acquérir une densité nouvelle.

Ce n'était pas le contenu mathématique qui le troublait. Il le connaissait déjà. Ce qui le frappait était tout autre chose. Pour la première fois, il cessait de considérer le théorème comme un résultat appartenant exclusivement aux mathématiques. Il le regardait comme une affirmation portant sur les limites mêmes de toute connaissance formalisée. Une phrase, qu'il avait certainement lue autrefois sans y prêter attention, sembla alors se détacher du reste de l'ouvrage.

Aucun système suffisamment riche ne peut démontrer toutes les vérités qu'il contient.

Ernest demeura immobile. Autour de lui, rien n'avait changé. Le silence persistait. La lumière de la lampe continuait de tomber sur les pages ouvertes. Pourtant il avait l'impression qu'un déplacement immense venait de se produire. Depuis des décennies, les physiciens poursuivaient une théorie capable d'englober toutes les autres. Mais cette théorie, quelle qu'elle fût, ne pourrait être formulée qu'à travers un langage mathématique. Elle serait un système. Un système extraordinairement puissant, certes, mais un système malgré tout.

Et si les mathématiques elles-mêmes portaient en elles une région inaccessible à la démonstration, pour quelle raison l'univers devrait-il se soumettre à une transparence plus grande que celle des outils utilisés pour le décrire ?

Lorsqu'il quitta finalement les archives, peu avant l'aube, une neige légère tombait sur les jardins silencieux de l'Institut. Ernest s'arrêta quelques instants sous le porche principal. Pour la première fois depuis très longtemps, il n'avait pas l'impression d'approcher une solution. Il avait le sentiment beaucoup plus troublant d'approcher une limite. Et cette limite, loin de refermer sa recherche, semblait ouvrir devant lui un territoire dont aucun savant n'avait encore accepté d'explorer les conséquences.

Le printemps revint sans qu'Ernest Larivière en prît véritablement conscience. Les arbres du jardin abandonné retrouvèrent leur feuillage, les allées se couvrirent d'ombres mouvantes et les fenêtres du bâtiment restèrent plus souvent ouvertes, laissant entrer les rumeurs lointaines de la ville. Pourtant, dans le bureau où il poursuivait ses travaux, les saisons semblaient avoir perdu une partie de leur réalité. Les jours se succédaient désormais selon un rythme intérieur qui n'obéissait plus au calendrier ordinaire.

Depuis sa redécouverte de Gödel, il avait rempli des dizaines de cahiers.

Aucun ne contenait de démonstration au sens où ses collègues auraient entendu ce mot. Il ne s'agissait pas d'une nouvelle théorie physique, encore moins d'une équation destinée à remplacer les précédentes. Ernest avançait dans une région étrange où les mathématiques, la logique et la philosophie de la connaissance se mêlaient au point qu'il devenait parfois difficile de distinguer leurs frontières.

Plus d'une fois, il éprouva la tentation d'abandonner. Les habitudes intellectuelles acquises au cours d'une vie entière ne se laissent pas renverser sans résistance. Certaines nuits, relisant les pages accumulées pendant les semaines précédentes, il lui arrivait de croire qu'il s'engageait dans une impasse. D'autres fois, au contraire, une phrase rédigée plusieurs jours auparavant lui apparaissait soudain avec une évidence presque douloureuse, comme si elle avait été écrite par un autre.

L'idée centrale finit néanmoins par se dégager. Elle était d'une simplicité désarmante. La physique moderne reposait sur une conviction si profondément enracinée que personne ne songeait plus à l'interroger : l'univers était intégralement exprimable sous forme mathématique. Toutes les grandes réussites de la science semblaient confirmer cette hypothèse. Depuis plusieurs siècles, les phénomènes les plus divers avaient trouvé leur traduction dans le langage des nombres, des fonctions et des équations. À mesure que les instruments gagnaient en précision, les modèles mathématiques paraissaient épouser toujours plus étroitement la structure du réel.

Or cette réussite avait progressivement engendré une croyance plus ambitieuse encore. On ne se contentait plus d'affirmer que les mathématiques décrivaient efficacement le monde. On supposait qu'elles pouvaient en épuiser le sens. Cette nuance, qui lui avait longtemps paru négligeable, lui semblait désormais contenir toute la difficulté.

Un soir, alors qu'il relisait plusieurs notes rédigées au cours des mois précédents, il inscrivit sur une page vierge une phrase qu'il entoura ensuite d'un trait de crayon : « Une représentation ne possède aucune obligation logique d'être aussi vaste que ce qu'elle représente. »

Il contempla longtemps cette formule. Puis il poursuivit.

Les mathématiques constituaient peut-être le plus puissant langage jamais élaboré par l'esprit humain. Elles permettaient de prévoir les éclipses, de construire des machines, d'explorer la matière, de comprendre les étoiles et même de remonter vers les premiers instants de l'univers observable. Mais aucune de ces réussites n'autorisait à conclure qu'elles pouvaient contenir la totalité du réel.

Un plan de ville n'est pas la ville. Une carte maritime n'est pas l'océan. Pourquoi une équation serait-elle l'univers ?

Pendant plus de vingt ans, il avait poursuivi la théorie ultime avec l'impression de progresser trop lentement vers un objectif pourtant accessible. Chaque échec portait en lui une dimension personnelle. Chaque contradiction paraissait révéler une insuffisance de son intelligence ou de son travail. Si la théorie ultime était impossible, alors toute son existence prenait une signification nouvelle. Pour la première fois depuis longtemps, les décennies de frustration qui avaient marqué sa carrière formaient un ensemble cohérent.

Une nuit d'été, tandis que les fenêtres ouvertes laissaient entrer l'air tiède des jardins, il entreprit de rassembler ses réflexions sous un titre provisoire. Il hésita longtemps. Plusieurs formulations lui parurent trop techniques. D'autres sonnaient comme des manifestes philosophiques. Aucune ne lui convenait. Finalement, il écrivit simplement : « Théorie de l'Indécidable Vérité. »

Il demeura quelques instants à observer ces mots. La formule lui semblait imparfaite. Mais elle désignait avec suffisamment de précision ce qu'il cherchait à exprimer. La vérité existait. L'univers possédait une structure réelle, indépendante des opinions humaines. Il ne s'agissait ni de relativisme ni de scepticisme. Certaines choses étaient vraies. Certaines lois gouvernaient effectivement le monde. Mais rien ne garantissait que l'esprit humain puisse les enfermer toutes dans un système complet de représentations.

La décision de rendre publiques ses conclusions ne fut pas prise en un jour.

Durant plusieurs mois, Ernest Larivière vécut dans une hésitation dont il n'aurait su dire si elle procédait de la prudence ou de la peur. Les cahiers s'accumulaient dans son bureau. Certains demeuraient ouverts sur sa table de travail pendant des semaines. D'autres étaient rangés dans des tiroirs qu'il verrouillait désormais chaque soir avant de quitter l'Institut. À plusieurs reprises, il se persuada qu'il serait plus sage de conserver ses réflexions pour lui-même.

Après tout, il n'avait découvert aucune loi nouvelle de la nature. Il n'avait construit aucune machine. Il n'avait même pas produit ce que ses collègues auraient reconnu comme une théorie au sens strict du terme. Ce qu'il proposait ressemblait davantage à une limite qu'à une conquête. Or les civilisations, songeait-il parfois, célèbrent volontiers les conquêtes ; elles accueillent beaucoup moins favorablement ceux qui leur indiquent les frontières qu'elles ne pourront franchir. Cette conviction aurait peut-être suffi à le réduire au silence si certains événements n'étaient venus renforcer son inquiétude.

Au cours de cette période, plusieurs annonces officielles affirmèrent que la Théorie Totale n'avait jamais été aussi proche. Les communiqués des académies se succédaient avec une assurance croissante. Les journaux consacraient des dossiers entiers aux progrès spectaculaires accomplis par la physique fondamentale. Dans les écoles et les universités, les étudiants apprenaient que leur génération assisterait probablement à l'achèvement de la grande synthèse commencée plusieurs siècles auparavant. Ernest lisait ces déclarations avec un sentiment difficile à définir. Il ne doutait pas de la sincérité de leurs auteurs. La plupart croyaient réellement ce qu'ils annonçaient. C'était précisément ce qui le troublait.

Une fin d'après-midi, alors qu'il traversait la galerie centrale de l'Institut, son attention fut attirée par une immense affiche récemment installée entre deux colonnes. On y voyait une représentation stylisée de l'univers. Des galaxies, des particules élémentaires et des structures géométriques s'y rejoignaient dans une composition majestueuse dont le centre était occupé par une inscription en lettres dorées : « VERS LA COMPRÉHENSION COMPLÈTE DU RÉEL »

Ernest s'arrêta devant cette image. Des étudiants passaient autour de lui. Plusieurs ralentissaient pour admirer l'affiche avant de reprendre leur chemin. Il demeura immobile durant quelques minutes. Puis une pensée, venue sans effort, traversa son esprit. Aucune religion n'aurait osé une promesse aussi vaste. Cette réflexion le surprit lui-même. Longtemps, il avait rejeté toute comparaison entre la science et les croyances religieuses. Les différences lui paraissaient trop évidentes pour justifier un tel rapprochement. Pourtant, depuis quelque temps, les ressemblances se multipliaient sous son regard.

La foi dans un accomplissement final. La certitude d'une révélation future. La conviction que l'histoire entière convergeait vers un moment décisif. Ces éléments n'appartenaient pas à la méthode scientifique. Ils relevaient d'autre chose. Quelque chose de plus ancien. Quelque chose de beaucoup plus puissant.

Cette prise de conscience continua de mûrir en lui jusqu'au jour où il reçut une invitation officielle du Congrès Universel des Sciences. Le document lui parvint sous la forme d'un dossier électronique accompagné de plusieurs certificats d'accréditation.

Comme chaque année, les plus éminents chercheurs du monde étaient conviés à présenter leurs travaux devant l'Assemblée Générale des Académies. L'événement devait se tenir dans la Cité de Concorde, capitale administrative des institutions scientifiques internationales. Plus de vingt mille délégués étaient attendus.

Ernest parcourut les premières pages avec détachement. Puis son regard s'arrêta sur un paragraphe particulier. Les organisateurs invitaient les intervenants à soumettre des communications susceptibles d'éclairer « les dernières étapes conduisant à l'unification définitive des connaissances physiques ». Il relut plusieurs fois cette phrase. Une sensation étrange s'empara de lui. Comme si, depuis des années, tous les chemins de son existence convergeaient silencieusement vers cet instant.

Il posa le dossier sur son bureau. Se leva. Fit quelques pas jusqu'à la fenêtre. Le jardin s'étendait sous la lumière déclinante du soir.

Pendant longtemps, il demeura ainsi, les mains croisées derrière le dos. La décision qu'il devait prendre lui apparaissait avec une netteté croissante. S'il gardait le silence, sa théorie disparaîtrait probablement avec lui. Quelques cahiers oubliés dans des archives constitueraient tout ce qui resterait de ses années de réflexion.

Les jours suivants furent consacrés à la rédaction de son exposé. Le travail s'avéra plus difficile qu'il ne l'avait imaginé. Il ne s'agissait pas seulement d'expliquer une idée complexe. Il fallait également choisir chaque mot avec soin. La moindre maladresse risquait de transformer sa réflexion en manifeste anti-scientifique, ce qu'elle n'était nullement.

Ernest ne rejetait pas la science. Il lui devait tout. Son éducation, sa carrière, sa manière de penser et même les instruments conceptuels qui l'avaient conduit jusqu'à cette découverte provenaient de la tradition scientifique. Ce qu'il contestait n'était pas la science. C'était son absolutisation. Il conservait donc dans son texte un profond respect pour les réalisations de la recherche humaine. Ce qui devait être abandonné, selon lui, était l'idée selon laquelle la connaissance pouvait un jour atteindre son achèvement définitif.

À mesure que le manuscrit prenait forme, il remarqua cependant une évolution inattendue. Chaque relecture rendait son propos plus radical. Non parce qu'il cherchait à provoquer. Mais parce que la logique de son raisonnement l'y conduisait. Si la théorie ultime était impossible, alors les ressources gigantesques consacrées à sa recherche reposaient sur une illusion. Si cette illusion structurait les institutions, celles-ci devraient être transformées. Si elles refusaient cette transformation, un conflit deviendrait inévitable.

À plusieurs reprises, il tenta d'adoucir certaines conclusions. Chaque fois, il finit par revenir à la formulation initiale. La cohérence intellectuelle lui paraissait exiger cette rigueur.

Lorsque le texte fut enfin achevé, l'été touchait à sa fin. La veille de son départ pour la Cité de Concorde, Ernest demeura tard dans son bureau. Les couloirs étaient déserts. Au-dehors, la nuit enveloppait les jardins. Il relut une dernière fois la conclusion de son intervention. Puis il referma lentement le dossier.

La Cité de Concorde apparaissait de loin comme une accumulation de terrasses blanches et de coupoles de verre dominant une vaste plaine. Les voyageurs qui arrivaient par le train aérien découvraient d'abord un éclat presque aveuglant, puis les détails de l'architecture se distinguaient peu à peu : galeries suspendues, jardins géométriques, passerelles reliant des bâtiments dont la taille semblait excéder toute nécessité pratique.

Ernest n'était pas revenu dans la cité depuis près de dix ans. À mesure que le convoi approchait de la gare centrale, il eut l'impression que l'ensemble avait encore grandi. Comme beaucoup d'institutions anciennes, le Congrès Universel semblait avoir développé une étrange faculté d'expansion autonome. Chaque année voyait apparaître une nouvelle aile, un nouveau complexe administratif, une nouvelle annexe destinée à coordonner les activités d'un autre service dont l'existence aurait été incompréhensible pour un observateur extérieur. Après avoir quitté le train, Ernest suivit les panneaux indiquant le Bureau Général des Accréditations.

Le bureau se trouvait dans le Pavillon B. Le Pavillon B dépendait du Secteur Sept. Le Secteur Sept était lui-même rattaché à l'Administration Centrale des Assemblées.

Une file d'attente silencieuse avançait devant une série de guichets identiques. Lorsque son tour arriva, une jeune employée examina ses documents avec une concentration méticuleuse.

- Votre communication est enregistrée, dit-elle finalement.
- Très bien.
- Cependant, il manque l'attestation de conformité conceptuelle.

Ernest la regarda.

- L'attestation de quoi ?

L'employée consulta un écran.

- De conformité conceptuelle.
- Je n'ai jamais entendu parler d'un tel document.
- Cela arrive parfois.
- Où puis-je l'obtenir ?
- Au Bureau des Vérifications Préliminaires.
- Et où se trouve ce bureau ?

Elle hésita.

- Je crois qu'il dépend du Département des Communications Prospectives.
- Vous croyez ?
- Je ne saurais l'affirmer.

Elle lui adressa un sourire sincèrement désolé.

- Les services changent souvent d'organisation.

Pendant quelques secondes, Ernest demeura silencieux.

- Cette attestation est-elle obligatoire ?

- Je ne sais pas.

- Qui pourrait le savoir ?

L'employée réfléchit.

- Peut-être le Bureau des Vérifications Préliminaires.

- Celui qui délivre l'attestation ?

- Oui.

La conversation semblait avoir atteint une forme de perfection administrative dont il ne voyait aucun moyen de s'échapper. Pourtant l'employée paraissait parfaitement à l'aise.

Elle tamponna plusieurs documents. Puis lui remit une nouvelle feuille.

- Présentez-vous d'abord au bâtiment C-14. Ils vous orienteront.

- Qui sont-ils ?

- Je l'ignore.

- Et pourquoi devrais-je m'y présenter ?

- C'est la procédure.

Elle prononça cette dernière phrase avec la douceur de quelqu'un qui annonce une évidence météorologique.

Ernest prit le formulaire. Autour de lui, personne ne semblait surpris. Les chercheurs qui attendaient derrière lui tenaient tous des dossiers similaires. Certains transportaient même plusieurs chemises de couleurs différentes dont les fonctions respectives demeuraient mystérieuses.

Le bâtiment C-14 se révéla plus difficile à trouver qu'Ernest ne l'avait imaginé. Plusieurs plans consultés dans les galeries principales le situaient dans des secteurs différents. Sur l'un d'eux, il apparaissait au nord du complexe administratif. Sur un autre, il semblait avoir été déplacé vers une série de constructions plus récentes, à proximité des jardins intérieurs. Un troisième plan ne le mentionnait pas du tout.

Cette contradiction ne paraissait troubler personne.

À deux reprises, Ernest demanda son chemin à des agents d'orientation. Chacun lui fournit une réponse détaillée, accompagnée d'indications précises, mais les itinéraires proposés n'avaient aucun rapport entre eux. Il finit néanmoins par atteindre une cour circulaire entourée d'arcades où figurait enfin l'inscription recherchée.

**BÂTIMENT C-14.**

Les lettres de bronze étaient anciennes. Le métal s'était assombri avec le temps. À l'intérieur, un couloir désert conduisait vers une salle d'attente occupée par quelques personnes silencieuses.

Aucun guichet n'était visible. Aucune indication non plus. Une horloge accrochée au mur avançait avec une lenteur presque imperceptible.

Ernest s'assit. Personne ne lui demanda pourquoi il était là. Personne ne semblait attendre quoi que ce soit de particulier. Les autres visiteurs demeuraient immobiles, les mains posées sur leurs dossiers, comme s'ils participaient à une cérémonie dont ils connaissaient les règles.

Après une vingtaine de minutes, une porte s'ouvrit. Un homme âgé apparut.

- Monsieur Larivière ?

Ernest se leva.

- Oui.

- Veuillez me suivre.

L'homme traversa plusieurs pièces sans prononcer un mot. Des bureaux occupés par des employés studieux se succédaient de part et d'autre du couloir. Certains consultaient des écrans. D'autres remplissaient des formulaires imprimés. Tous paraissaient absorbés par des tâches d'une importance considérable.

Finalement, son guide le fit entrer dans un bureau dont les fenêtres donnaient sur une cour intérieure. Un homme aux cheveux gris se trouvait derrière une table. Il consulta plusieurs documents avant de relever la tête.

- Monsieur Larivière. Votre présence nous honore.

- Je viens pour une attestation de conformité conceptuelle.

- Naturellement.

L'homme sourit.

- Nous examinons actuellement votre dossier.

- Que signifie exactement cette attestation ?

- Elle certifie que votre communication est compatible avec les objectifs généraux du Congrès.

- Compatible à quel point ?

Le fonctionnaire sembla réfléchir.

- Suffisamment.

- Suffisamment pour quoi ?

- Pour être présentée.

Cette réponse ne l'éclairait guère. L'homme consulta une nouvelle page.

- Votre sujet est inhabituel.

- En quel sens ?

- Vous évoquez les limites intrinsèques de la connaissance scientifique.

- C'est exact.
- Vous affirmez également que la théorie ultime pourrait être inaccessible.
- C'est l'objet principal de mon intervention.

Le fonctionnaire hocha lentement la tête. Puis il se replongea dans son dossier. Le silence se prolongea. Ernest attendit. Enfin, l'homme reprit la parole.

- Cette hypothèse a-t-elle déjà été validée ?
- Comment pourrait-elle l'être ? C'est précisément ce que je viens discuter.
- Je comprends. Néanmoins, l'absence de validation préalable peut parfois compliquer le processus de validation.

Pendant quelques secondes, Ernest se demanda s'il avait mal entendu.

- Je croyais que le rôle d'un congrès scientifique consistait à examiner des hypothèses nouvelles.
- Certainement.

Le fonctionnaire approuva avec enthousiasme.

- C'est même l'une de nos missions fondamentales.
- Alors je ne vois pas le problème.
- Il n'y a aucun problème.

L'homme prononça cette phrase avec une sincérité désarmante. Puis il ajouta :

- Il existe seulement quelques difficultés administratives.

Une légère fatigue commençait à envahir Ernest.

- Lesquelles ?
- Votre communication concerne la possibilité que certaines vérités demeurent définitivement hors d'atteinte.
- Oui.
- Or le Congrès est placé sous le patronage de la Charte du Progrès Continu.
- Je l'ignore.
- La Charte affirme que toute vérité est potentiellement accessible à l'investigation rationnelle.
- Alors ma conférence contredit cette affirmation.
- Peut-être.
- Et cela pose problème ?
- Je ne saurais le dire.
- Qui le pourrait ?

Le fonctionnaire réfléchit.

- Probablement la Commission d'Harmonisation Épistémique.
- Puis-je la rencontrer ?
- Je ne sais pas.
- Où se trouve-t-elle ?
- Je l'ignore.
- Vous ne savez pas où se trouve votre propre commission ?
- Ce n'est pas ma commission.
- À qui appartient-elle ?
- À la Commission Centrale.

Cette réponse semblait avoir satisfait son auteur. Ernest renonça à poursuivre.

Le fonctionnaire tourna plusieurs pages supplémentaires. Puis son expression changea légèrement. Pour la première fois depuis le début de l'entretien, quelque chose qui ressemblait à une inquiétude traversa son regard.

- Je vois que vous vous proposez pour une séance plénière.
- En effet.
- Devant l'Assemblée Générale.
- Oui.

L'homme demeura silencieux. Très silencieux. Comme si cette information possédait un poids particulier.

- Est-ce un problème ? demanda Ernest.
- Votre carrière justifie largement cette distinction.
- Pourtant ?

Le fonctionnaire hésita.

- Je me demande simplement si le contexte est approprié.
- Quel contexte ?
- Le contexte actuel.
- Et quel est-il ?

L'homme consulta instinctivement la porte fermée du bureau avant de répondre.

- Les académies traversent une période sensible.
- Sensible à quel sujet ?

- À la théorie ultime.

Ernest sentit une légère tension se former dans son ventre. Pour la première fois depuis son arrivée, quelqu'un semblait évoquer le véritable problème.

- Continuez.

- Les dernières annonces ont créé beaucoup d'attentes.

- Je sais.

- Certaines personnes considèrent qu'une remise en question publique pourrait être mal interprétée.

- Par qui ?

Le fonctionnaire ne répondit pas immédiatement. Son regard descendit vers les papiers étalés devant lui.

- Je l'ignore.

Cette fois, Ernest comprit qu'il mentait. Le mensonge était maladroit. Presque transparent. Mais c'était bien un mensonge. Et ce détail, plus que tout le reste, éveilla son inquiétude. Car jusqu'ici, les employés de la Cité de Concorde lui avaient paru prisonniers de procédures absurdes sans pour autant dissimuler quoi que ce soit. Pour la première fois, il entrevoyait autre chose derrière les formulaires, les commissions et les règlements. Une peur.

Le fonctionnaire reprit finalement son sourire professionnel.

- Ne vous inquiétez pas, monsieur Larivière. Votre dossier suit son cours normal.

- Et quel est ce cours ?

- Le cours habituel.

- Qui conduit où ?

- Cela dépend des conclusions.

- Les conclusions de qui ?

L'homme ouvrit la bouche. La referma. Puis répondit avec une politesse irréprochable :

- Je crains de ne pas disposer de cette information.

Lorsqu'Ernest quitta le bâtiment C-14 une heure plus tard, le soleil commençait à décliner sur les terrasses blanches de la Cité de Concorde. Des milliers de chercheurs affluaient vers les amphithéâtres. Des bannières flottaient entre les bâtiments. Des écrans géants diffusaient les slogans officiels du Congrès. Partout régnaient l'enthousiasme, l'ordre et la confiance. Pourtant, tandis qu'il traversait la place centrale, il lui sembla soudain que l'ensemble de cette cité ressemblait moins à une capitale scientifique qu'à un immense mécanisme dont personne ne connaissait plus exactement la fonction. Et il eut, pour la première fois, l'impression très nette que ce mécanisme l'avait déjà remarqué.

Le lendemain de sa visite au bâtiment C-14, Ernest fut réveillé par un message lui demandant de se présenter à neuf heures précises au Bureau des Coordinations Scientifiques.

La convocation ne comportait aucune explication. Il supposa d'abord qu'il s'agissait d'une formalité liée à son intervention prochaine. Lorsqu'il arriva sur place, on lui apprit que le rendez-vous avait été annulé.

- Annulé par qui ?

- Je l'ignore.

- Pourquoi m'avoir convoqué ?

- Je ne sais pas.

L'employé consulta son écran.

- Il apparaît simplement que votre présence n'est plus nécessaire.

- Était-elle nécessaire hier ?

- Probablement.

- Qu'est-ce qui a changé ?

- Je n'ai pas accès à cette information.

Le ton demeurait courtois. Toujours courtois. Cette courtoisie constante commençait à produire sur Ernest un effet plus inquiétant qu'une hostilité ouverte.

Vers midi, il croisa deux collègues qu'il connaissait depuis plus de quinze ans. Ils l'aperçurent. Hésitèrent. Puis changèrent discrètement de direction. Ernest accéléra le pas.

- Martin !

L'homme se retourna. Son sourire semblait forcé.

- Ernest.

- Tu m'évites ?

- Bien sûr que non.

- Alors pourquoi partir ?

- Je suis attendu.

- Depuis quand refuses-tu de discuter cinq minutes ?

Martin jeta un regard autour de lui. Ce geste fut rapide. Mais Ernest le remarqua.

- Écoute, dit-il finalement, ce n'est peut-être pas le bon moment.

- Pour quoi ?

- Pour certaines conversations.

- Lesquelles ?

Le physicien hésita. Puis il répondit à voix basse :

- Tu sais très bien lesquelles.

Et il s'éloigna presque aussitôt.

Cette scène se reproduisit plusieurs fois au cours de la journée. Des connaissances détournaient les yeux. D'autres écourtaient brusquement les échanges. Quelques-uns paraissaient sincèrement embarrassés. Comme si son simple voisinage était devenu problématique.

Le soir, de retour dans son logement, Ernest trouva sous sa porte une enveloppe officielle. Elle contenait une nouvelle convocation. Cette fois émise par la Commission Préparatoire des Communications Sensibles. Il relut trois fois le document. Il n'avait jamais entendu parler d'un tel organisme.

Le lendemain matin, la Commission Préparatoire des Communications Sensibles déclara ne posséder aucune trace de cette convocation. Le document portait pourtant leur sceau. Leur signature. Leur en-tête. Mais aucun rendez-vous n'était enregistré.

- Cela arrive parfois, expliqua la secrétaire.

- Comment cela pourrait-il arriver ?

- Certaines procédures se chevauchent.

- Qu'est-ce que cela signifie ?

- Je ne saurais le dire.

Ernest quitta le bureau avec un sentiment croissant d'irréalité. Partout où il allait, son nom semblait le précéder. Partout où il arrivait, les conversations s'interrompaient. Partout où il posait une question, il recevait des réponses exactes mais inutiles. Comme si une immense organisation s'efforçait simultanément de le surveiller et de ne rien lui révéler.

Le troisième jour, il remarqua les observateurs.

Ils n'étaient pas discrets. Au contraire. Leur présence semblait destinée à être remarquée. Un homme lisait un journal dans le hall de son hôtel. Le même homme se trouvait dans l'amphithéâtre où il assistait à une conférence. Puis dans le restaurant où il déjeunait. Puis dans une galerie couverte qu'il traversait en fin d'après-midi.

L'homme ne tentait pas de se cacher. Il ne l'approchait jamais. Il se contentait d'être là.

Le lendemain, ce fut une femme. Puis deux hommes. Puis plusieurs personnes différentes.

Aucune menace. Aucune parole. Seulement cette présence persistante. Comme un rappel. Nous savons où vous êtes. Nous savons qui vous êtes. Nous attendons.

Le quatrième jour, l'accélération devint manifeste. Plusieurs journaux du Congrès publièrent des articles évoquant de manière anonyme « certaines interventions susceptibles de nuire à la confiance du public dans le progrès scientifique ». Aucun nom n'était cité. Pourtant tout le monde semblait savoir de qui il s'agissait. Dans les couloirs, des regards se tournaient désormais ouvertement vers lui. Certains exprimaient la curiosité. D'autres l'inquiétude. Quelques-uns la peur.

Le plus troublant était qu'Ernest n'avait encore prononcé aucun discours. Il n'avait encore rien révélé. La machine réagissait à une parole qui n'avait pas eu lieu. Comme si son crime consistait moins dans ce qu'il allait dire que dans l'existence même de la pensée qu'il portait.

Le cinquième jour, toute ambiguïté disparut.

Non que la situation devînt plus claire. Bien au contraire. Les explications, déjà rares, cessèrent presque complètement. Les convocations arrivèrent désormais sans motif. Certaines étaient annulées avant même qu'il ait pu s'y rendre. D'autres l'envoyaient vers des bureaux fermés ou des services dont aucun employé ne semblait avoir connaissance. Cependant, derrière ce désordre apparent, Ernest percevait désormais une cohérence obscure.

Quelqu'un organisait tout cela. Ou quelque chose.

Depuis son arrivée à la Cité de Concorde, il avait d'abord cru avoir affaire à l'inertie coutumière des grandes administrations. Puis il avait soupçonné l'existence de rivalités institutionnelles dont il ignorait les enjeux. À présent, ces hypothèses lui paraissaient insuffisantes. Les événements se déroulaient avec une régularité trop parfaite. Chaque obstacle survenait au moment précis où il commençait à retrouver un peu de stabilité. Chaque information obtenue ouvrait sur une nouvelle incertitude. Chaque réponse produisait davantage de questions. Comme si l'ensemble du système avait été conçu pour le maintenir dans un état d'équilibre instable, entre compréhension et ignorance.

Le même après-midi, il reçut la visite inattendue d'un ancien collègue. Le professeur Varga. Ils avaient travaillé ensemble près de vingt ans auparavant. À l'époque, Varga possédait la réputation d'un esprit indépendant, parfois même provocateur. Ernest gardait le souvenir d'un homme dont les critiques acerbes avaient irrité plus d'un directeur d'institut. Il fut donc surpris de découvrir un vieillard fatigué dont les gestes semblaient mesurés avec une prudence presque malade.

Ils s'installèrent dans un salon presque vide de l'hôtel des délégués. Varga commença par des banalités. La météo. Le voyage. L'affluence exceptionnelle du Congrès. Puis il se tut. Un long silence s'installa.

Enfin, il leva les yeux vers Ernest.

- Est-il encore temps ?

- Pour quoi ?

Le vieil homme passa une main sur son front.

- Retire ta communication.

- Pourquoi ?

- Parce que personne ne pourra t'aider.

La phrase fut prononcée sans emphase. Comme une constatation.

- Qui devrait m'aider ?

- Personne.

- Tu vois bien que cela n'a aucun sens.

- Justement.

Varga esquissa un sourire triste.

- C'est cela qui m'inquiète.

Ernest attendit la suite. Mais le vieillard semblait lutter contre lui-même. À plusieurs reprises, il ouvrit la bouche avant de se raviser. Finalement, il reprit :

- Lorsque nous étions jeunes, nous pensions que les institutions existaient pour protéger la recherche.

- Et maintenant ?

- Maintenant, je crois que la recherche existe pour protéger les institutions.

La phrase demeura suspendue entre eux. Varga regarda autour de lui. Les quelques personnes présentes dans le salon paraissaient absorbées par leurs occupations. Pourtant il baissa encore la voix.

- Tu crois que ton problème concerne une théorie. Ce n'est plus le cas.

- Alors quoi ?

- Tu es devenu un symbole.

- Pour qui ?

- Je l'ignore.

Avant de partir, Varga posa une main sur son bras.

- Si tu peux encore partir, fais-le.

- Tu exagères.

- Non.

Le vieillard secoua lentement la tête.

- C'est toi qui sous-estimes ce qui est en train de se produire.

Puis il s'éloigna. Ernest ne le revit jamais.

Le soir même, un communiqué officiel fut publié. Son intervention était maintenue et aurait lieu lors de la séance plénière de clôture. Devant l'Assemblée Générale. Devant l'ensemble des académies. Devant les représentants du gouvernement scientifique mondial. Devant les médias. Devant les délégations étrangères. Devant tous.

Sa conférence venait d'être placée au centre même du Congrès. Cette décision défiait toute logique. Si ses idées étaient jugées dangereuses, pourquoi leur offrir une audience aussi vaste ? Si elles étaient considérées comme insignifiantes, pourquoi leur accorder une telle visibilité ?

Le matin de la séance plénière, la Cité de Concorde se réveilla sous un ciel d'une limpidité presque irréaliste. Depuis les premières heures du jour, des flux continus de délégués convergeaient vers le Palais des Assemblées. Les avenues suspendues, les passerelles de verre et les galeries couvertes étaient parcourues par des milliers de silhouettes dont le mouvement régulier évoquait moins celui d'une foule que celui d'un organisme accomplissant une fonction nécessaire.

Partout apparaissaient les emblèmes du Congrès. Partout flottaient les devises consacrées au progrès, à la raison et à l'unification des connaissances.

Les écrans géants installés sur les façades diffusaient les images des principales interventions de la semaine. Les commentateurs évoquaient avec enthousiasme les découvertes récentes, les avancées technologiques et les perspectives ouvertes par la prochaine synthèse des sciences fondamentales.

Le nom d'Ernest Larivière n'était jamais mentionné. Cette absence lui parut plus significative que n'importe quelle attaque. Depuis plusieurs jours, il occupait manifestement une place centrale dans les préoccupations des organisateurs. Pourtant aucun programme officiel ne faisait état de la controverse qui agitait les couloirs du Congrès.

Peu avant midi, un véhicule de service vint le chercher à son hôtel. Aucune convocation n'avait annoncé ce transport. Aucune explication ne lui fut fournie. Le chauffeur demeura silencieux durant tout le trajet. Le véhicule franchit plusieurs zones de sécurité puis s'arrêta derrière le Palais des Assemblées, dans une cour intérieure où quelques agents attendaient déjà. L'un d'eux s'avança.

- Professeur Larivière, veuillez nous suivre.

Le ton était poli. Cette politesse constante avait fini par acquiescer quelque chose d'inquiétant, comme si l'ensemble de la Cité s'efforçait de masquer une violence dont chacun percevait pourtant l'approche.

On le conduisit dans une suite de salons et de couloirs qu'il ne connaissait pas. À plusieurs reprises, des portes s'ouvrirent devant lui avant de se refermer aussitôt derrière son passage. Personne ne semblait pressé. Les employés qu'il croisait affichaient cette expression particulière des individus qui participent à un événement important sans savoir exactement lequel.

Finalement, il fut introduit dans une salle d'attente. Une table, quelques fauteuils, plusieurs carafes d'eau. Rien d'autre.

- Combien de temps dois-je attendre ? demanda Ernest.

- Nous viendrons vous chercher.

- Quand ?

- Le moment venu.

L'agent inclina légèrement la tête avant de quitter la pièce. La porte se referma. Ernest resta seul.

Les minutes passèrent. Puis les heures. Aucune horloge n'était visible. Aucune fenêtre non plus. Le temps semblait avoir été volontairement retiré de cet endroit.

À plusieurs reprises, il se leva pour marcher. Puis il se rassit. Il relut son intervention. La referma. La rouvrit. Une fatigue singulière s'installait en lui. Ce n'était pas l'épuisement physique. C'était l'impression d'être progressivement séparé du monde ordinaire.

Lorsqu'enfin la porte s'ouvrit, il lui sembla avoir attendu plusieurs jours. Le même agent réapparut.

- C'est le moment.

Ils reprirent leur marche. Cette fois les couloirs étaient déserts. Le silence paraissait absorber jusqu'au bruit de leurs pas. Puis, soudain, un grondement lointain commença à devenir perceptible. Une rumeur immense. Différente du bruit d'une foule. Plus régulière. Plus profonde. Comme le souffle d'une mer invisible. À mesure qu'ils avançaient, cette rumeur grandissait. Une dernière porte apparut. Monumentale.

L'agent s'arrêta. Pendant quelques secondes, aucun des deux ne parla. Puis l'homme déclara :

- Bonne chance, professeur.

Ces mots paraissaient sincères. Mais ils avaient la tonalité étrange des formules que l'on adresse à quelqu'un lorsque la chance ne peut plus rien pour lui.

Les portes s'ouvrirent. Et Ernest entra.

L'amphithéâtre dépassait tout ce qu'il avait imaginé. Les gradins montaient si haut qu'ils semblaient se perdre dans une pénombre traversée de lumière. Des milliers de personnes occupaient les rangées concentriques.

Toute la puissance intellectuelle de la civilisation paraissait rassemblée dans cette enceinte. Au centre s'élevait la tribune. Minuscule.

Pendant quelques instants, Ernest demeura immobile. La rumeur s'était atténuée. Les regards convergeaient vers lui.

Un bref signal sonore résonna dans l'amphithéâtre. Le silence se fit instantanément. Un silence si complet qu'il en devenait presque matériel.

Le président du Congrès se leva. Vieil homme au visage grave, il attendit quelques secondes avant de prendre la parole.

- Mesdames et messieurs, représentants des académies, chercheurs et citoyens du monde scientifique, nous allons maintenant entendre une communication dont l'importance justifie qu'elle soit présentée devant l'Assemblée Générale.

Une légère hésitation marqua la suite de son discours. Infime. Mais réelle.

- Le professeur Ernest Larivière nous exposera certaines réflexions relatives aux fondements et aux limites de la connaissance scientifique.

Le président se rassit. Aucune formule d'encouragement. Aucune présentation de ses travaux. Aucun rappel de sa carrière. Rien.

Ernest alla seul à la tribune.

Ernest commença à parler d'une voix calme. Les premières minutes furent presque décevantes. Il rappela les difficultés connues de la physique contemporaine, les efforts entrepris depuis plusieurs générations pour réconcilier les grandes théories et les succès considérables obtenus malgré ces obstacles. Rien, dans ses paroles, ne pouvait encore être considéré comme une attaque.

L'assemblée écoutait avec attention. Certains prenaient des notes. D'autres consultaient les documents distribués avant la séance. À plusieurs reprises, Ernest eut même l'impression que quelques membres du Haut Collège approuvaient discrètement certaines de ses observations.

Puis il introduisit Gödel. Un simple nom. Presque une parenthèse. La réaction fut imperceptible. Cependant, dans la partie réservée aux académies, plusieurs visages se relevèrent simultanément.

Ernest poursuivit. Il expliqua le théorème. Ses limites. Sa portée. Sa signification. Toujours avec la même prudence. Toujours avec le même souci de rigueur. L'amphithéâtre demeurait silencieux. Pourtant quelque chose avait changé.

Alors Ernest prononça la phrase qu'il avait répétée des centaines de fois dans son bureau.

*Si les mathématiques contiennent des vérités indémonstrables, rien ne permet d'affirmer que l'univers puisse être intégralement contenu dans une représentation mathématique complète.*

Le silence se fit plus dense encore. Au premier rang, un homme retira lentement ses lunettes. Plus loin, une femme cessa d'écrire. Quelqu'un se leva puis se rassit immédiatement.

Ernest continua.

*Depuis plusieurs siècles, nous avons confondu deux affirmations profondément différentes. La première est que les mathématiques décrivent admirablement le monde. La seconde est qu'elles l'épuisent.*

Sa voix résonnait maintenant avec une netteté étrange. Comme si l'acoustique elle-même avait changé.

*La première affirmation est démontrée chaque jour par nos réussites. La seconde relève d'une croyance.*

Quelques murmures apparurent. Très faibles. Puis disparurent.

*Je ne viens pas annoncer l'échec de la science.*

Il marqua une pause.

*Je viens annoncer son horizon.*

Pour la première fois, un mouvement visible traversa l'assemblée. Des conseillers se penchèrent vers les membres du Haut Collège. Des messages circulèrent. Plusieurs responsables consultèrent des écrans. L'immense organisme semblait s'agiter sous sa propre peau.

Ernest poursuivit malgré tout.

*La vérité existe. Mais il est possible que certaines de ses dimensions échappent définitivement à nos systèmes de démonstration. Si tel est le cas, la théorie ultime n'est pas trouvable. Elle est impossible.*

Cette fois, les murmures ne cessèrent pas. Ils se multiplièrent. Grossirent. Se propagèrent comme une onde. Des dizaines de personnes parlaient à voix basse. Puis des centaines. L'ordre de la séance commençait à se fissurer.

Pourtant Ernest n'avait pas terminé. Et il savait qu'il ne lui restait presque plus de temps. Alors il abandonna son manuscrit. Pour la première fois depuis le début de son intervention, il parla librement.

*Nous devons accepter cette limite. Nous devons renoncer à l'illusion d'une connaissance absolue. Conserver nos laboratoires. Nos hôpitaux. Nos machines. Nos technologies. Tout ce qui améliore concrètement la vie humaine. Mais cesser de sacrifier des générations entières à la poursuite d'un accomplissement qui n'existera jamais.*

À cet instant précis, le président du Congrès se leva. Puis un deuxième membre du Haut Collège. Puis un troisième. Le mouvement se répandit avec une rapidité stupéfiante. Comme un signal attendu.

Le président leva la main. Les haut-parleurs s'interrompirent. Le son de la tribune disparut. Ernest continua pourtant de parler quelques secondes avant de comprendre que sa voix n'était plus transmise. Une partie de la foule protestait déjà. Une autre demeurait stupéfaite. Une troisième observait la scène avec une inquiétude croissante.

Le président déclara alors :

- L'Assemblée a entendu.

Ces quatre mots furent suivis d'un silence si brutal qu'il ressemblait à une chute. Puis il ajouta :

- Conformément aux dispositions de sauvegarde épistémique, le professeur Ernest Larivière est placé sous la juridiction immédiate du Haut Collège.

Des agents apparurent. Ils montèrent sur l'estrade avec une précision mécanique. Ernest ne résista pas. C'était la dernière formalité.

Tout s'accéléra ensuite d'une manière presque incompréhensible. Les heures semblèrent disparaître. On le conduisit dans plusieurs salles. Des documents furent lus. D'autres signés. Des personnes entrèrent. Sortirent. Parlèrent. Il ne distinguait plus leurs visages. Le vocabulaire revenait sans cesse.

Désagrégation conceptuelle. Sabotage du progrès. Atteinte aux fondements civilisationnels.

Aucune de ces expressions ne paraissait désigner un acte réel. Pourtant elles produisaient des conséquences très réelles. Quelque part au milieu de cette succession de procédures, un jugement fut prononcé.

Ernest ne sut jamais exactement quand. Il comprit seulement qu'il était condamné à mort lorsqu'un fonctionnaire lui demanda de confirmer l'orthographe de son nom pour les registres d'exécution. Le plus troublant fut le ton employé. L'homme paraissait sincèrement soucieux d'éviter une erreur administrative. Comme si l'exactitude du document constituait désormais la question essentielle.

La condamnation avait été prononcée avant la tombée du jour. L'exécution était prévue pour l'aube. Moins de douze heures plus tard. Moins de douze heures entre la parole et la corde. Comme si la machine craignait encore que quelque chose puisse lui échapper.

La nuit qui suivit sa condamnation fut d'une tranquillité presque irréaliste. On l'avait installé dans une cellule située sous le Palais des Assemblées. La pièce était propre. Les murs étaient blancs. Une lampe diffusait une lumière douce qui ne variait jamais. Il y avait un lit, une table et une carafe d'eau.

Durant plusieurs heures, Ernest demeura assis au bord du lit. À plusieurs reprises, il tenta de reconstituer les événements de la journée.

Il n'y parvint pas. La vitesse avec laquelle les procédures s'étaient enchaînées avait détruit toute continuité. Les souvenirs lui revenaient sous forme de fragments. Comme si la machine qui l'avait condamné avait également commencé à dissoudre les traces de son propre fonctionnement.

Vers minuit, un gardien vint lui apporter un repas. L'homme devait avoir une trentaine d'années. Il paraissait mal à l'aise.

Au moment de repartir, il hésita. Puis demanda :

- Est-ce vrai ?

Ernest releva les yeux.

- Quoi donc ?

- Ce que vous avez dit.

Le gardien chercha ses mots.

- À propos des limites. Du fait qu'on ne pourra jamais tout comprendre.

Ernest réfléchit quelques secondes.

- Je l'ignore.

Le jeune homme sembla surpris.

- Pourtant vous êtes prêt à mourir pour cette idée.

- Non.

Un léger sourire passa sur le visage du physicien.

- Je vais mourir parce que d'autres personnes sont convaincues qu'elle pourrait être vraie.

Le gardien demeura silencieux. Puis il hocha lentement la tête. Avant de quitter la cellule, il se retourna une dernière fois.

- Dehors, beaucoup de gens parlent de vous.

- En bien ou en mal ?

- Je ne sais pas.

Cette réponse possédait une sincérité qui fit davantage réfléchir Ernest que toutes les déclarations du Haut Collège.

Je ne sais pas.

Depuis longtemps, personne n'avait osé prononcer ces mots. Peut-être était-ce là le véritable scandale.

On vint le chercher avant l'aube. Aucun prêtre. Aucun psychologue. Aucun représentant officiel. Seulement trois agents chargés de l'escorte.

Ils traversèrent plusieurs couloirs souterrains avant d'atteindre une volée de marches. Une lumière grise descendait d'en haut. Le jour se levait.

À mesure qu'ils approchaient de la sortie, un bruit commença à devenir perceptible. Une rumeur. D'abord faible. Puis de plus en plus présente.

Lorsque la porte s'ouvrit enfin, Ernest découvrit la place. Elle était immense. Et noire de monde. Des dizaines de milliers de personnes occupaient l'espace jusqu'aux avenues les plus éloignées. Les terrasses, les balcons, les toits accessibles, tout était couvert de silhouettes.

Une potence avait été dressée au centre. Simple. Fonctionnelle. Comme si l'on avait voulu éviter toute théâtralité.

Le résultat produisait l'effet inverse.

Sous le ciel pâle du matin, la structure paraissait appartenir à un autre âge. À un âge que l'on croyait disparu. Les agents le conduisirent jusqu'à l'estrade. Le Haut Collège était déjà présent. Ses membres occupaient une tribune surélevée décorée des emblèmes du Congrès.

Pour la première fois depuis son arrestation, Ernest put les observer attentivement. Quelque chose avait changé. Leur assurance n'était plus tout à fait la même. Certains échangeaient des regards inquiets. D'autres parlaient à voix basse. Un homme consultait nerveusement un écran qu'il semblait incapable de quitter des yeux.

La raison apparut quelques instants plus tard. Au sein de la foule, un cri venait de s'élever. Isolé. Presque indistinct. Puis un deuxième. Puis un troisième.

Ernest ne comprit pas immédiatement ce qu'ils disaient. Mais les syllabes finirent par se rejoindre.

Son nom. Ils criaient son nom.

D'abord par groupes dispersés. Puis de façon plus coordonnée. Puis partout. Comme une vague. Comme une marée. Comme quelque chose qui se serait réveillé durant la nuit.

- Ernest !

Le cri surgit à l'ouest de la place.

- Ernest !

Puis au nord.

- Ernest !

Puis au sud. En quelques minutes, l'ensemble de la foule semblait répéter le même nom. Aucun slogan. Aucun programme. Aucune revendication. Seulement un nom. Le sien.

Ernest leva les yeux vers la tribune du Haut Collège. La panique était désormais visible. Les académiciens échangeaient des messages. Des agents circulaient. Des ordres étaient manifestement donnés.

La foule continuait de grossir. La foule continuait de crier. Et plus elle criait, plus les savants semblaient découvrir quelque chose qu'ils avaient oublié. Le peuple. Cette multitude dont ils avaient toujours parlé. Cette multitude pour laquelle ils prétendaient travailler. Cette multitude dont ils avaient fini par supposer l'obéissance éternelle.

Ernest ressentit alors une étrange sérénité. Non parce qu'il croyait assister à une révolution. Il était trop lucide pour cela. Une foule n'est pas une révolution. Une émotion n'est pas une histoire.

Le monde pouvait parfaitement reprendre son cours après sa mort. Les institutions pouvaient survivre. La peur pouvait l'emporter. Tout cela demeurerait possible. Mais une chose avait changé. Une chose irréversible.

Le doute n'était plus enfermé dans son esprit.

L'un des agents s'approcha. La corde était prête. On lui demanda s'il souhaitait prononcer quelques mots. Il secoua la tête. Que pouvait-il ajouter ? Son discours avait déjà été prononcé. Et son silence, désormais, parlait mieux que lui.

Le bourreau s'avança. Les clameurs redoublèrent. Le nom d'Ernest Larivière roulait d'un bout à l'autre de la place comme un tonnerre humain. Sur la tribune, plusieurs membres du Haut Collège s'étaient levés. Leurs visages avaient perdu toute neutralité. Ils regardaient moins le condamné que la foule. Comme si le véritable danger ne se trouvait plus au pied de la potence. Comme si quelque chose leur échappait. Comme si, pour la première fois depuis très longtemps, ils ignoraient ce qui allait se produire ensuite.

La corde fut passée autour du cou d'Ernest. Le ciel s'éclaircissait. Au loin, les premiers rayons du soleil atteignaient les coupes de la Cité de Concorde. Le vacarme de la foule devenait presque insoutenable. Puis le mécanisme fut actionné.

Et soudain tout s'interrompit.

Le corps d'Ernest Larivière oscillait lentement dans la lumière du matin.

Les savants regardaient la multitude. La multitude regardait les savants.

Entre eux flottait désormais quelque chose qui n'avait pas de formule, pas de démonstration, pas même de nom. Peut-être une vérité. Peut-être seulement une question. Nul ne pouvait le dire.

Et c'est sur cette ignorance que se levait le jour.